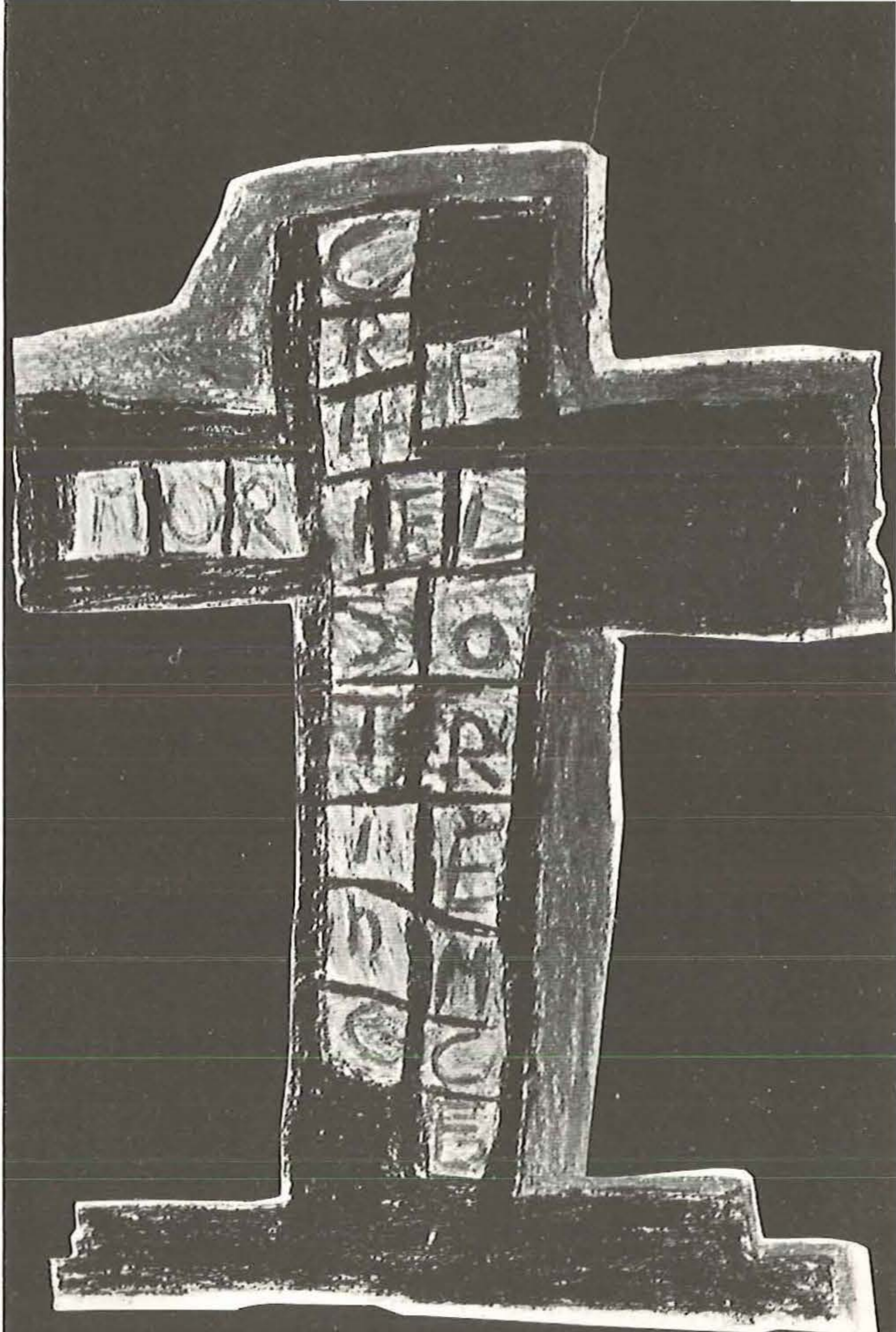


Un mini-dossier :  
pour ouvrir  
une discussion  
sur les

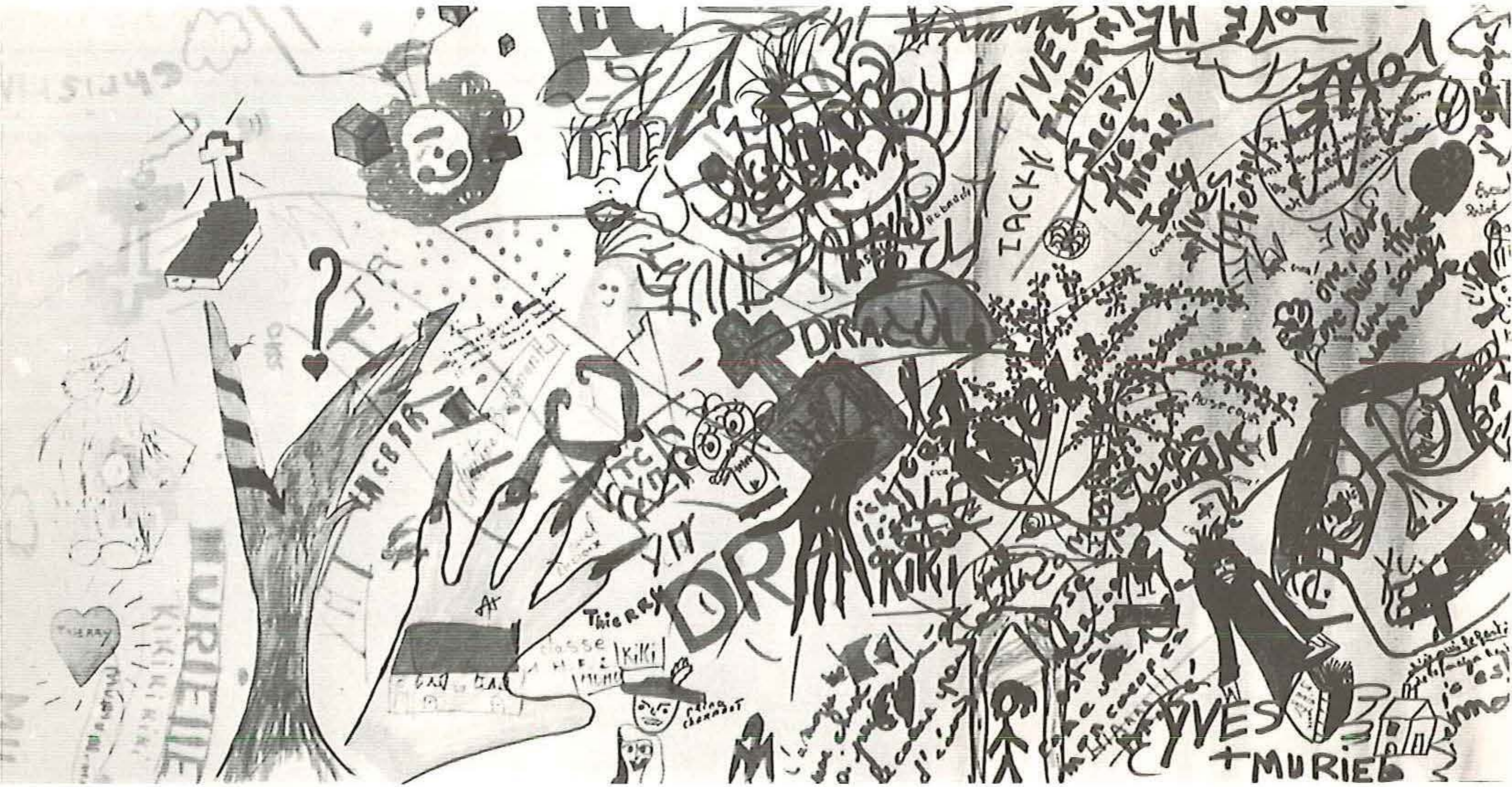
# "DESSINS BRUTS naturels"

Primitivement appelés :  
«RATAGES»  
... des ratages qu'on ne  
montre pas bien sûr !  
... sauf à Rouen !!!

Février 79



# Les «D.B.N.» qu'est-ce que c'est ?



## «Dessins Bruts Naturels»

Au congrès de Rouen en 1977, nous avons exposé un certain nombre de dessins faits dans nos classes, accompagnés du texte suivant :

«Le dessin dans nos classes de C.E.S. et C.E.T. : c'est cela !

- Bien sûr, ce n'est pas que cela !
- Mais les trois quarts des dessins et travaux de nos élèves sont de plus en plus empreints d'inquiétude, d'angoisse, de tourments, de violence, de recherche de valorisation de puissance... étouffés par des stéréotypes et des conditionnements de toutes sortes.
- C'est pourquoi nous n'avons pas voulu faire un tri et sélectionner avec nos vues et goûts d'adultes, les «meilleures» réalisations : celles que nous jugeons «meilleures» bien sûr, celles qui nous font plaisir !
- Ce serait bien fausser notre façon d'être face à nos élèves.
- L'expression libre en C.E.S. et C.E.T. ; avec les enfants que nous avons, et les conditions matérielles que nous connaissons, ce n'est pas une exposition de prestige.

Janine POILLOT, prof de dessin, C.E.S. 21300 Chenove  
Annie FRANÇOIS, prof de dessin, C.E.T. 21000 Dijon

Cette exposition a suscité des réactions de vive voix ou par écrit, en particulier un texte de Henri-Noël Lagrandeur. Ce texte et toutes les analyses qu'en ont fait les camarades qui en ont eu connaissance suivent.

Dans le n° 92 d'Art enfantin, quelques dessins commentés feront suite à ce dossier de L'Éducateur.

J. POILLOT, H.-N. LAGRANDEUR

# Dessins bruts, naturels en Art Infantin

Rouen fut mon premier congrès de l'I.C.E.M. Nous avons visité l'expo du Palais des Consuls : il y avait de très «belles» œuvres, mais je fus étonné par les documents amenés par Janine POILLOT et Annie FRANÇOIS. Les D.B.N. (1) — choses informes griffonnées à la va-vite, choses que l'on n'ose pas exposer ou publier — sont sans doute des trésors pour les analystes, sont des documents révélateurs et même parfois ont une certaine beauté, en un mot sont importants.

Janine et moi avons eu le temps d'échanger nos vues sur ces D.B.N. et avons décidé de travailler là-dessus. Beaucoup de camarades ont ensuite correspondu avec nous à propos de ces D.B.N.

## Tentative de définition des D.B.N.

Les dessins-bruts-naturels sont des travaux que l'on n'ose pas présenter généralement dans les expositions. Ce sont des dessins qui restent en plan, qui ne sont pas «figiolés», mais qui témoignent des préoccupations actuelles réelles des enfants.

Que représentent-ils ? Une étape dans le cheminement d'un enfant vers des œuvres plus élaborées (une sorte d'esquisse) ? Un défoulement de l'enfant (traductions de violence, de sexualité qui souvent circulent sous le manteau) ? Une recherche de communication avec le professeur, avec les camarades ?

## Pourquoi ne les montre-t-on pas ?

Parce qu'ils ne sont pas présentables selon certains critères de beauté ? Mais le «beau» existe-t-il ? Comment peut-on décider de ce qui est beau et de ce qui ne l'est pas ? Le beau n'est-il pas subjectif ?

Certains veulent faire croire que dans nos classes nous ne produisons que de «belles œuvres» présentables, que tout est rose, satisfaisant, sécurisant. Tout travail d'enfant est un document et mérite d'être regardé, commenté, discuté, voire analysé très profondément par des personnes compétentes. Il faut reconnaître le droit à l'erreur pour l'enfant et le maître ainsi que le droit au tâtonnement expérimental. Montrer **uniquement** ce qu'il y a de beau (aux collègues en particulier), c'est les culpabiliser, les décourager, les débutants surtout. Combien de fois je suis retourné dans ma classe, découragé, après n'avoir vu **que** des travaux parfaits. Je n'arrivais pas à ce niveau avec mes enfants ou du moins je n'obtenais pas **que** des travaux magnifiques.

(1) «B.B.N.» : auparavant appelés «ratages».

C'est une des raisons pour lesquelles les dessins, à l'exposition du Palais des Consuls de Rouen, des classes de Janine POILLOT et Annie FRANÇOIS m'ont plu. Enfin on montrait des D.B.N. et on les commentait : le visiteur était éclairé.

**Il ne faut pas dire que je prône les D.B.N. avant les œuvres plus esthétiques, mais dans les expositions il me semble bon de découvrir les deux aspects des travaux d'enfants.**

Peut-être serait-il bon de montrer des D.B.N. à des gens non avertis en les expliquant abondamment. Encore peut-on trouver quelque attrait, je dirais même de la beauté, dans la spontanéité de ces D.B.N.

## Que peut-on faire de ces œuvres ?

- En discuter individuellement avec l'auteur pour le comprendre.
- Les présenter à la classe qui peut coopérativement aider l'auteur à améliorer son œuvre en donnant ses conseils. Mais celui-ci doit toujours rester le dernier à décider.

Je remarque aussi (en dessin en particulier) que les enfants n'évoluent pas du tout de la même façon, ni surtout à la même vitesse :

- Corinne restera des mois à faire le même genre de dessin avec des maisons tirées à la règle (elle ne peut s'en passer, elle a besoin de sécurité).
- Patricia ne peut pas remplir toute la feuille de couleur.
- Jean-Yves et Kamel, passionnés beaucoup plus par la technique du dessin, plagient servilement les héros de bandes dessinées, puis lentement créent leurs propres bandes.
- Que tout de suite et très rapidement Angèle peint avec habileté des œuvres très élaborées (elle évolue à pas de géants) avec des recherches au niveau des couleurs et des techniques (pochoir, impression avec la pomme de terre, etc.) et que chacun en fin de compte aime peindre et dessiner quel que soit son niveau.

## Et la part du maître ?

Quelle part réelle avons-nous dans le travail des enfants en «Art Infantin» ?

Je crois que les enfants ont réellement la plus grande part. Nous ne faisons que leur laisser une grande liberté pour s'épanouir, leur fournir les moyens matériels pour s'exprimer, créer en somme le milieu favorable à la création (et c'est déjà beaucoup !).

Henri-Noël LAGRANDEUR

# Recherche sur la libre expression

## Début d'une recherche sur ce thème au sein du module dessin second degré

... La libre expression se retrouve également au niveau des dessins faits généralement à la va-vite, sans aucun but esthétique, mais qui sont un **moyen de communication** d'un élève à un autre, d'un élève en direction du prof, ou d'une autre personne...

Ces dessins sont généralement des sortes de caricatures, de graffitis à caractère injurieux, agressif, sexuel. Ils appellent une réponse sous une forme quelconque de celui ou celle à qui ils s'adressent. Ils sont souvent détruits... C'est un aspect certain de provocation. Ils expriment un état de relations dans le groupe à un moment donné ; d'où une expression « sociale » très spontanée, très peu soucieuse de recherches plastiques, expression brute, brutale, non dépourvue de significations plus ou moins importantes dont il nous semble très intéressant de trouver le codage ; ne serait-ce que pour comprendre bien dans quelle situation on se trouve par rapport à la vie du groupe.

Elle se situe également au niveau de ces travaux qui naissent d'un besoin profond d'un élève à un moment donné : patouillage dans la peinture, les encres, avec des instruments ou avec les mains, malaxage d'argile, tout cela sans but bien défini apparemment. Ces genres de travaux peuvent durer plus ou moins longtemps (quelquefois toute une année) et souvent ils nous dérangent car on ne sait si on doit intervenir ou laisser faire car ils ne correspondent pas à nos critères sur ce qui doit être le cours de dessin (critères qui nous ont été inculqués et dont nous avons du mal à nous débarrasser, même en pédagogie Freinet).

Ces recherches correspondent-elles dans l'instant à une recherche d'une certaine forme de plaisir ? Est-ce alors autorisé et jusqu'à quand ?

Sont-elles la manifestation d'un manque de confiance en soi, d'une fuite dans l'informel ? Pourquoi ? Et comment intervenir, entrer en relation avec l'enfant ou l'adolescent, qui d'ailleurs ne semble pas toujours le souhaiter ? Sont-elles une étape toujours nécessaire d'un tâtonnement expérimental ?

Annie FRANÇOIS, Bernadette MAIN, Janine POILLOT

(suite p. 49)



«Jeune fille dans un paysage» : Sabine, 2<sup>e</sup> B.E.P., 16-17 ans. Classe d'Annie François.

## Au sujet du texte de Henri-Noël sur les D.B.N.

Enfin quelqu'un qui va nous faire bouger ? Moi aussi je suis mal à l'aise dans une expo Freinet. La raison est que tout est trop « beau » ! que je ne m'y retrouve pas, et que je n'y retrouve pas les problèmes de mes élèves. Je suis en C.E.S., mais il ne me semble pas qu'il y ait une telle différence entre 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> D. Alors que se passe-t-il ?

Des problèmes il y en a pourtant chez nos enfants ! Alors dans ces expositions où sont-ils ces travaux que je vois journalièrement se créer : de ces gribouillages-défolement, de ces cœurs, de ces noms écrits dans tous les sens, de cette violence dans les chars d'assaut ou les petits soldats pantelants et ensanglantés, de cette recherche de puissance ou de valorisation dans les motos ou engins de ce genre, de cette sexualité que je retrouve souvent sur des petits papiers anonymes ou chiffonnés.

Il faut bien  
qu'on en parle  
tout de même !  
On ne peut  
passer  
éternellement  
sous silence !



«La mode a changé» :  
2<sup>de</sup> B.E.P. filles 16-17 ans,  
classe d'Annie François.

Même si nous pratiquons une pédagogie qui s'adapte à leurs besoins, à leurs intérêts, ceci ne suffit pas à les « désintoxiquer » de toutes les influences extérieures et intérieures à leur cadre familial.

Un spectateur face à une exposition Freinet doit ou peut penser effectivement que tout est rose dans nos classes. Mais ce que cette exposition ne montre pas, c'est comment arriver à ce que des enfants s'expriment, se libèrent, s'épanouissent ? Elle ne montre pas non plus notre part à nous enseignants. Notre rôle est pourtant grand, sans recette ni mode d'emploi.

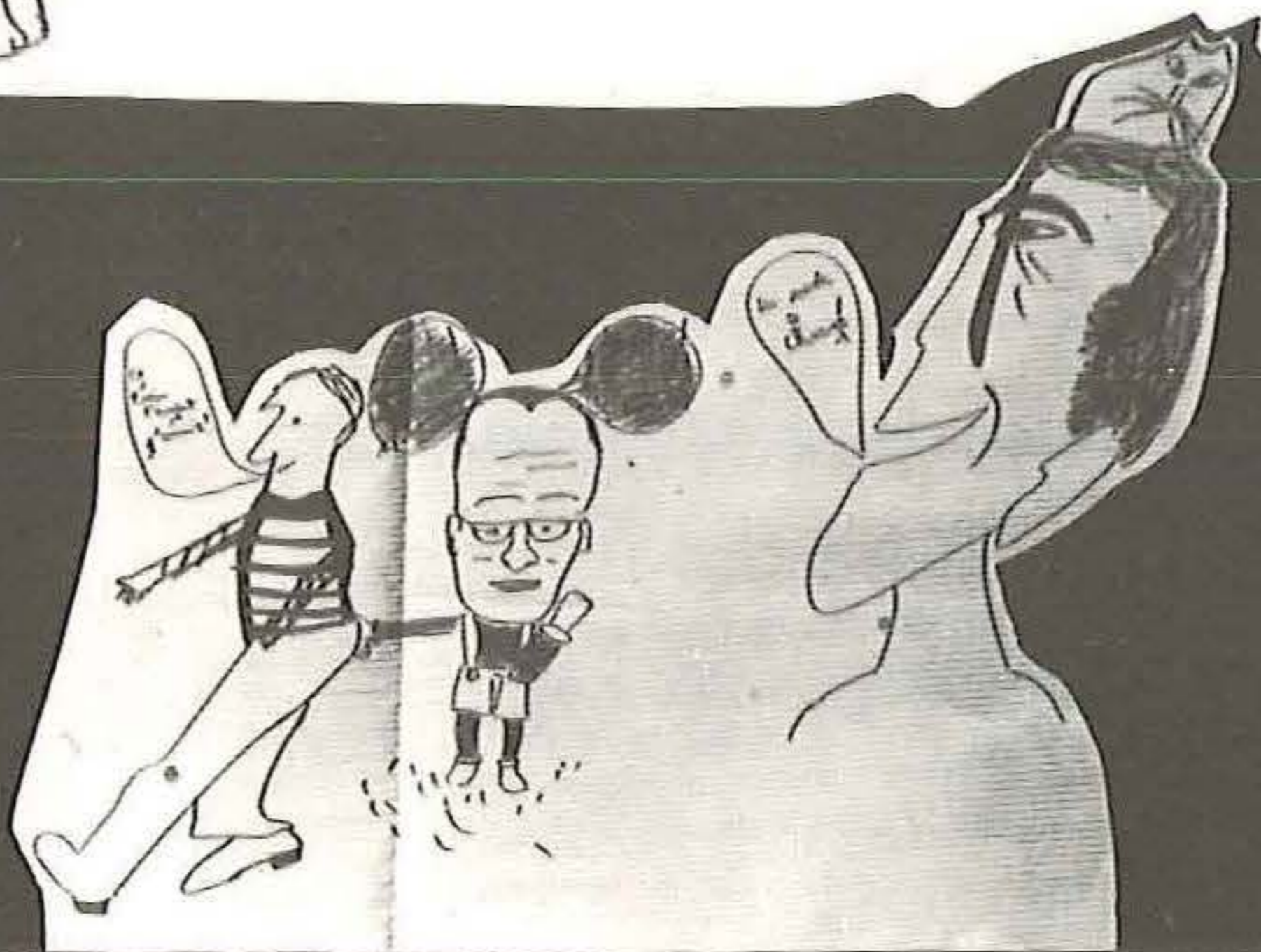
Selon moi, il devrait y avoir une expo où l'on montre et explique, pas uniquement le « meilleur » travail d'un élève, mais comment l'enfant est arrivé ou n'est pas arrivé (nous ne sommes pas des dieux qui résolvons tous les problèmes), à s'épanouir. Ceci à partir de séries de travaux créés pendant toute une année par exemple... avec bien évidemment les explications de l'enseignant au sujet des circonstances qui ont permis les créations, de l'ambiance... bref les infimes détails qui font parfois comprendre et avancer les choses.

Nos explications devraient aussi faire comprendre en quoi notre rôle a été différent de celui d'un maître « traditionnel » qui aurait sans doute interdit toute création qui ne relève de son esthétique personnelle.

Henri Noël, quand il parle de « ratages » ne veut pas du tout mettre sous silence les œuvres plus abouties. Peut-être que ce terme « ratages » est violent et peut prêter à confusion ! Pas facile d'en trouver un qui veuille signifier premier-jet-pas-léché-naturel-brut... Il y en aura sans doute qui trouveront le terme plus adéquat !

Un dernier mot, celui de Lise LESCA du 2<sup>e</sup> degré, qui dans une réponse à un questionnaire : « Comment peut-on se manifester davantage au second degré dans l'A.E. ? : « ... exposés des démarches pédagogiques poussées... penser plus aux démarches qu'aux résultats. » Ou bien encore ce mot de J.-P. GODFROI : « Inclure nos conditions de travail ; ça permet d'y mettre des trucs moins léchés mais aussi intéressants. »

Janine POILLOT



# A propos du texte sur les D.B.N.

Il est certain que le texte d'Henri-Noël aura de nombreuses réponses et controverses. Ce sera son grand mérite.

A présent rentrer plus avant dans le débat est bien difficile et au-dessus de mes possibilités. Mais la «réponse» de J. POILLOT me permet de formuler plusieurs réflexions que je vous soumetts sans prétendre faire le tour du problème, ni répondre à tout ce qui a été dit.

**E**ST-CE que nos camarades ne mélangent pas arbitrairement des notions bien différentes ? De quelles expos Freinet parle Janine ?

Car il en existe au moins deux sortes :

- L'exposition pédagogique qui montre les évolutions, les démarches, qui explique TOUT, demeure l'expression d'adultes, attirant l'attention sur leur métier, leurs méthodes, leur façon d'être et d'opérer...

- L'expo d'ART ENFANTIN reste le fait des enfants et des adolescents. Pas question d'aller dénicher les papiers froissés, les «ratages», les taches et les gribouillis dans les poubelles afin de faire plus vrai ou pour que les visiteurs ne ressentent pas de malaise.

On peut s'accorder à penser que certaines de ces expositions d'ART sont récupérées par l'adulte et les dénoncer.

Quand on pénètre dans une salle d'expo, au lieu de se trouver en présence des divers témoignages de la sensibilité et de l'émotion enfantine, on demeure devant l'interprétation abusive qu'en ont fait les pédagogues qui l'ont montée. Ainsi, comme le dit fort justement Janine, on ne retrouve plus les problèmes exprimés habituellement par les enfants et les adolescents de nos classes ! C'est bien dommage !

Notre pédagogie tendant à épanouir l'individu, nos expositions s'organisent de façon à témoigner de nos intentions pédagogiques, à illustrer notre idéal social et par conséquent à refléter malgré nous le bonheur, la joie, l'insouciance, la liberté... toutes les valeurs que nous souhaitons voir se développer. Pour un observateur scrupuleux, tout ceci n'est peut-être que la représentation projective de notre vision idyllique de l'enfance : attitude peu scientifique procédant par a priorismes successifs dont nous devons nous garder.

**U**NE autre grave conclusion apparaît dans la réponse de Janine comme dans celle de Henri-Noël. Il semble que tout ce qui est l'expression de la souffrance, du malheur, de la difficulté de vivre, du sexe, de l'agressivité, du stress du monde moderne ne puisse s'extérioriser que par des ratés, des œuvres laides, fades, incompréhensives, inavouées ou inachevées. Par contre, le «beau», le figolé, le léché, le réussi resterait l'expression du bonheur, de la joie de vivre, de l'épanouissement...

Voici ce qui me semble pour le moins être une caricature grossière, de type western (les bons, les méchants associés aux beaux, aux laids) binaire, abrupte et totalement fautive.

Les œuvres reconnues par notre culture ne sont-elles pas en grande partie des morceaux de peine ou de douleur exprimés d'autant mieux par les «maîtres» qu'elles sont le reflet sincère d'une authentique souffrance, d'une réelle marginalité ?

*«Les plus désespérés sont les chants les plus beaux  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...»*

Les enfants qui réussissent à s'exprimer par le dessin, la peinture, la sculpture, la musique, la poésie... connaissent les mêmes situations que leurs homologues adultes. Ils sont des artistes à part entière. Qui peut souhaiter que l'œuvre de

PICASSO ou de MATISSE ne doive refléter que du bonheur à l'état pur ?

Comme leurs aînés, les enfants et les adolescents expriment aussi leurs peines ; leurs difficultés, leurs problèmes, dénoncent ce qui les opprime, les conditionne, les brime, les oppresse...

C'est cette expression authentique dont nous apprécions la justesse de ton, la force expressive, l'intensité émotionnelle, la grande passion... Qui est BELLE, qui devient NOTRE esthétique parce qu'elle est celle de l'auteur.

Rien à voir avec un quelconque académisme, avec des critères préétablis comme le «léché».

**U**N troisième point sur lequel je désire intervenir également : il nous faut dénoncer la fable selon laquelle une œuvre aboutie est belle, appréciable, reconnue. C'est confondre l'ART et l'artisanat... et encore ! Le «produit» artistique est «travaillé», «léché» parce que l'ART est difficile et qu'on ne réussit pas quelque chose de difficile en trois coups de pinceau ; parce que l'on met en «valeur» et «labeur» ; parce que la morale nous a appris cela et que le contraire nous révolte. Et «cent fois sur le métier remettez votre ouvrage...»

Croire qu'une œuvre d'art est le résultat d'un travail de longue haleine, repris, détaillé, figolé et repris encore, reste pourtant du domaine de la pure fiction. C'est une idée reçue qui ne correspond bien souvent à aucune réalité artistique. Mais comme cela nous gêne, nous dérange, nous refusons de l'accepter.

Nous le savons bien, ni le temps passé, ni le nombre de fois où le travail a été repris ne peuvent servir de critère de qualité.

Quelquefois l'accouchement est rude, long, demande efforts et retouches, parfois le premier jet reste le meilleur et tout ajout ne ferait que le gâter.

Du coup tombent les arguments qui consistent à considérer les esquisses comme importantes, indispensables dans la compréhension de l'œuvre.

Les brouillons des poèmes de CORALIE (une enfant de ma classe) sont devenus des morceaux intouchables : plus une faute d'orthographe (ce n'est pas le plus important), pas un mot qui ne soit à sa place, pas un contresens. Tout tombe juste, terriblement juste. Pas de ratage, le premier jet communique parfaitement les sensations de l'auteur.

Plusieurs enfants de ma classe peignent directement un... «premier-jet-pas-léché-naturel-brut» qui est une œuvre d'art et qui rendrait mal à l'aise les partisans des démarches pédagogiques.

Demandez donc à ces enfants-là s'ils veulent qu'on affiche à côté de leur dessin d'aujourd'hui le brouillon raté d'il y a quelques mois !

En tout cas, si je peignais, je ne supporterais pas qu'on expose ma «progression», ni qu'on développe la manière d'opérer de mon «maître».

Jean-Pierre LIGNON

## Réponse de Antoinette ALQUIER,

*Pourquoi je ne les montre pas ?*

- Parce qu'ils ne représentent pas pour l'enfant une réussite, et que dans la communication, c'est l'acte réussi qui le valorise et non l'échec.
- Parce que je ne me sens pas le droit d'aller chercher dans la poubelle ce qu'un enfant y a mis. Dans un climat de confiance et d'entraide presque tout se montre. Si l'on reconnaît le droit à l'erreur, on doit reconnaître le droit de mettre à la poubelle, le droit de ne pas dire, le droit de ne pas montrer, le droit de communiquer avec un nombre restreint de personnes. Le même problème se pose en T.L. : il y a des textes écrits qui ne seront jamais lus en classe, sauf à certaines personnes.

Quand je parle, moi, de tout montrer, je veux dire tâtonnements réussis. C'est-à-dire ceux qui valorisent, mais pas uniquement les produits esthétisants vides de vie et superficiels.

Nous avons tous des «ratages», c'est vrai. Mais ce que tu appelles «ratages», moi je l'appelle : étape, tâtonnement.

# Extrait du bulletin de liaison Art Enfantin

Réponse à l'article «Les D.B.N. dont on ne parle pas» :

A un congrès — c'était mon premier —, j'entendis à une séance Janou LÉMERY dire des poèmes d'adolescents. Je n'en revenais pas ! J'étais émerveillée, étonnée ! Des jeunes pouvaient écrire de telles choses ! Je n'avais étudié que des classiques et eux, ces adolescents, abordaient des sujets tels que la révolte, l'amour, l'amitié.

Je pensais que j'avais beaucoup à apprendre avant d'obtenir cela. Je ne me disais pas incapable, ni défavorisée. Je pensais à mon «aculture» en poésie.

Et puis à ce premier congrès, débauche de peintures, poteries, tapisseries. C'était à Tours.

Incroyable, pour moi !

Des enfants étaient capables de créer. Je n'avais pas assez d'yeux pour tout voir, mais je n'étais pas découragée.

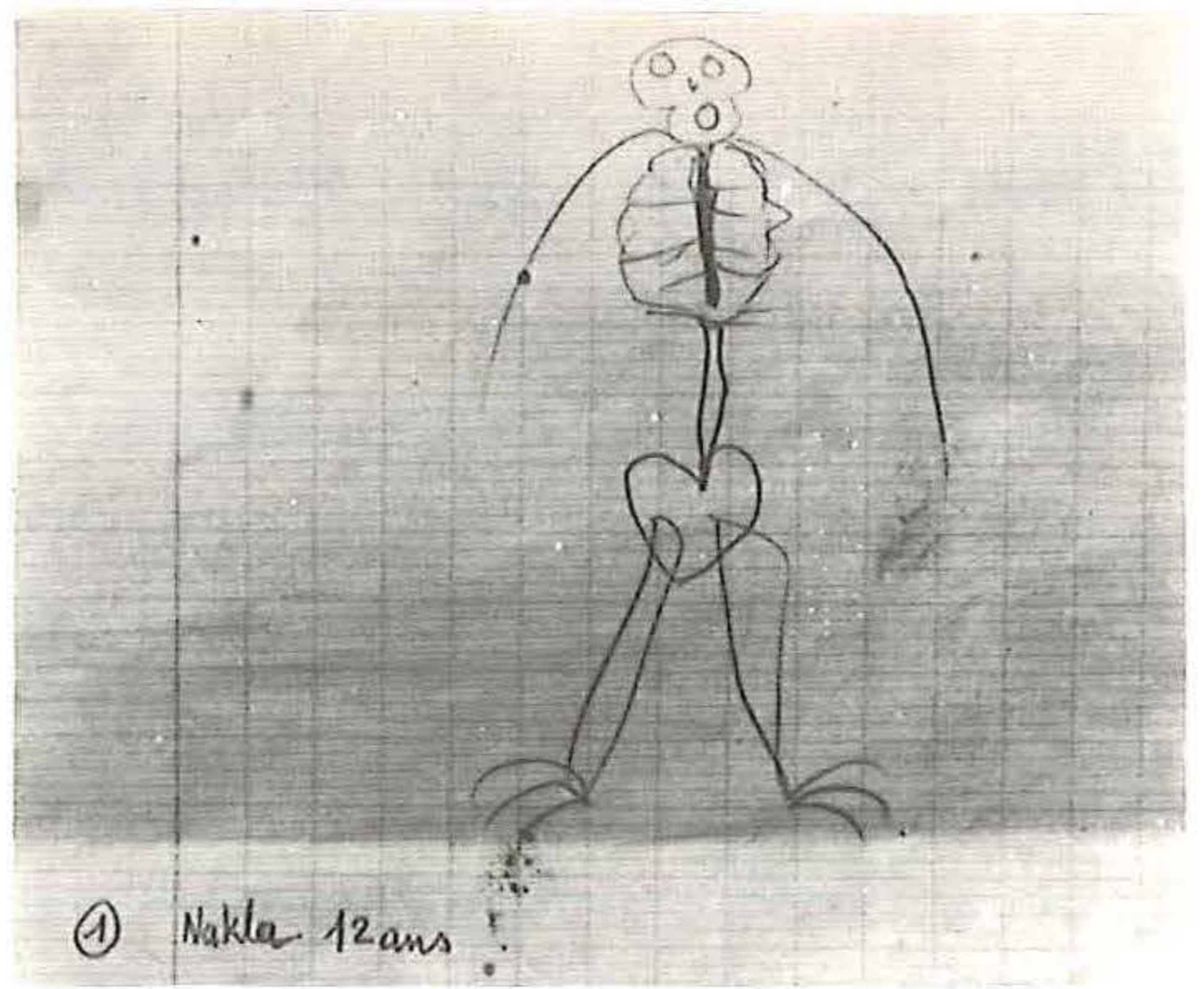
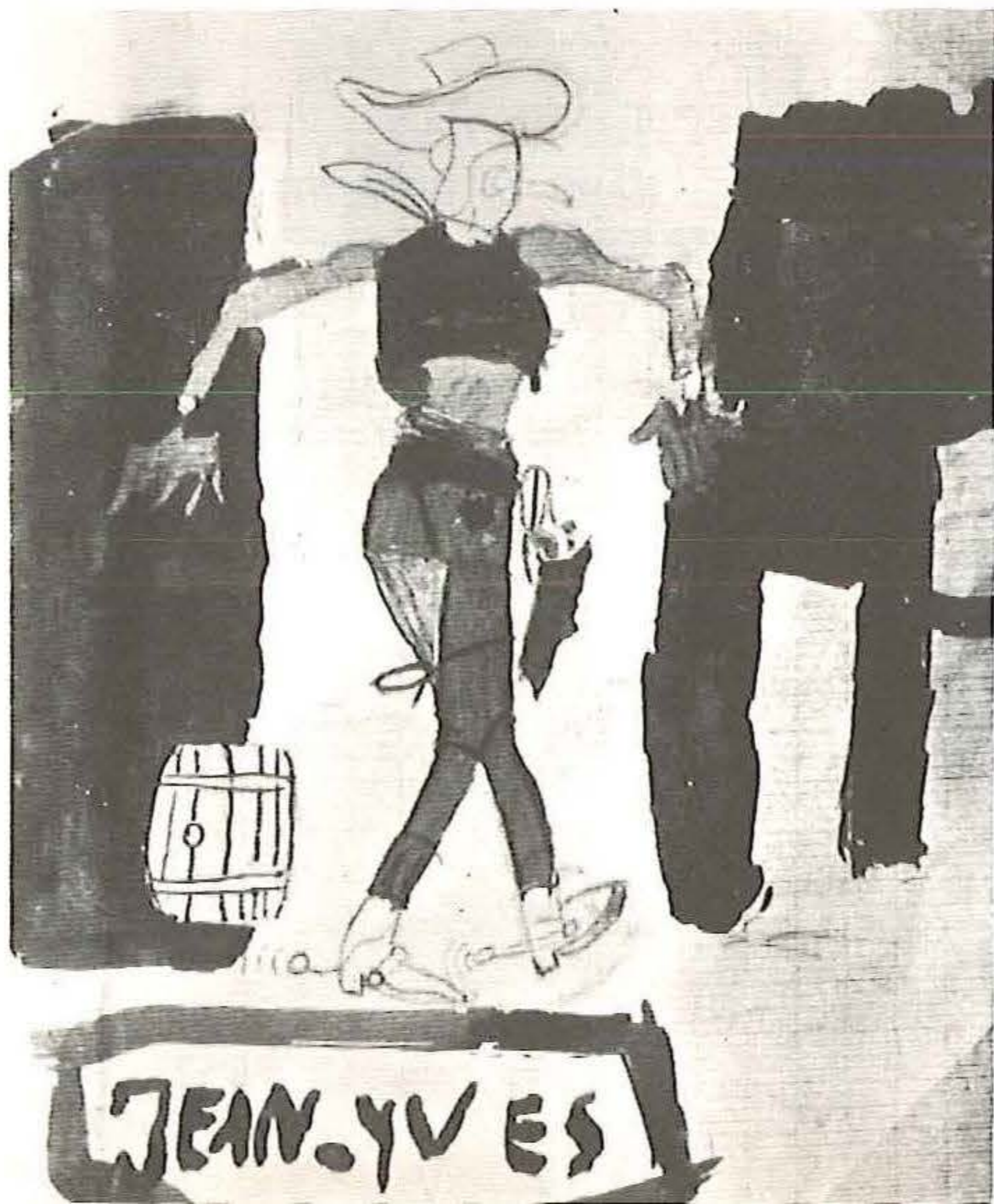
J'étais plutôt curieuse de savoir pourquoi, eux, obtenaient de telles choses et pourquoi, moi, je n'avais jamais rien eu.

D'abord je n'avais jamais rien fait pour. J'aurais pu avoir ton attitude. Etre découragée, me sentir médiocre parmi des élites. Me sentir pleine de bonne volonté mais sans génie...

Chacun réagit de façon différente aux expositions. Mais je ne m'en suis pas tenue à ces seules expos. J'ai adhéré au groupe départemental et j'ai appris et j'apprends que l'esprit ne suffit pas dans une classe.

J'ai appris que les enfants n'arrivaient pas à dessiner «librement», parce qu'on les laissait libres, qu'ils ne créaient pas de poésies parce qu'on aimait la poésie.

*JEAN-YVES : 12 ans, «Lucky Luke», classe de H.-N. Lagrandeur. Jean-Yves fait partie du groupe qui s'intéresse à la technique du dessin. C'est un dessin de début d'année. Il copie servilement «Lucky Luke».*



*NAKLA : 12 ans, «squelette», classe de H.-N. Lagrandeur. Dossier qui traînait par terre, type même du «D.B.N.». Nakla vient d'arriver en classe. C'est une petite Algérienne qui n'est pas bien acceptée par la classe. Y a-t-il un rapport avec le dessin ? Elle a fait un grand tableau intitulé «Le Cimetière» rempli de tombes, de squelettes, de fantômes...*

J'ai appris à m'organiser, matériellement, à donner des conditions correctes pour chaque atelier.

J'ai appris qu'il fallait moi-même m'enrichir, échanger, être enthousiaste souvent, vivre ma classe profondément.

Il m'a fallu me changer, moi !

Si les autres pouvaient obtenir tout ce que j'avais vu aux expos, pourquoi pas moi ?

Cette réaction, je l'avoue, allait à l'encontre de toute mon éducation. Je n'avais jamais réussi en rien à l'école, sauf à passer mes examens. Mais justement je voulais au moins réussir mon métier et la pédagogie Freinet semblait exclure l'élite.

Tu vois, chacun vraiment réagit de manières diverses devant des œuvres et devant des maîtres qui les ont obtenues.

Ça c'est un premier point dans ton article, il y en aurait, des réponses.

Pourquoi fait-on une exposition avec souvent plein, plein de «réussites» parce que c'est le plus simple. Sinon il faudrait montrer des évolutions d'un enfant, d'une classe et sais-tu le travail à longueur d'année que cela demande ?

Ou bien choisir un thème ; ex. : nos «D.B.N.» et là encore se réunir souvent pour mettre au point des exposés cohérents. Se forcer à réfléchir, à analyser.

Alors, et je te parle de quelques expositions auxquelles j'ai participé, on attend d'être sollicité parce que les organisateurs n'ont rien de personne malgré des tentatives pour changer ces expos, des idées lancées par une personne courageuse mais seule, par des gens comme toi qui veulent voir accroché autre chose, mais qui, envahis par leur travail quotidien n'en font pas plus que les autres après leur journée.

Pour ma part, j'ai apporté à des camarades des travaux, des tâtonnements en bandes dessinées. Je me souviens, à l'un il y avait J. CAUX, Nicole DELVALLEE, Jeanne VRILLON, H. CHAGNON, CROUZET. J'ai sorti mon «modeste» dossier et j'ai rencontré beaucoup d'attention. Ils n'étaient pas montés sur un piédestal. Et je trouve normal que soient connus les efforts faits par ces maîtres pour que la créativité, dans tous les domaines, existe dans leur classe.

Et je trouve normal que ces efforts ne soient pas appelés de l'utopie.

Alors, les poèmes, la peinture, les textes, les créations, il faut les montrer.

A toi d'aller plus loin dans la découverte de la pédagogie Freinet.

Nicole ELERT

# Une part de notre réalité quotidienne ?

## RATAGE(S) POUR QUI ? PAR RAPPORT A QUELLE(S) NORME(S) ?

Si le texte de Henri-Noël LAGRANDEUR ne m'a pas choquée, c'est peut-être parce que j'y ai retrouvé un peu de ma réalité quotidienne, parfois, si ce n'est souvent, un peu basse et terre à terre (le saucissonnage des heures, le défilé des élèves sont pour moi une dure réalité au second degré, sans parler du (des) conditionnement(s) scolaire(s). Sur ce plan-là, les camarades du primaire travaillent sûrement sur un terrain couvert d'un peu moins d'embûches ; ils ont au maximum 35 enfants et 27 heures par semaine).

Moi aussi, j'ai l'impression d'avoir des «ratages», produits bruts, œuvres non-présentables, dans mes classes.

• Ratages pour moi l'adulte et la personne, par rapport à mes attentes, car j'ai en tête l'idée de ce que pourrait être une autre société, et ce qu'expriment les élèves, que ce soit à l'écrit, à l'oral, ou en dessin, peinture, jeu dramatique, est souvent, pendant une première phase, parfois interminable, uniquement la REPRODUCTION de leur milieu, de leur système de valeurs, de leurs normes, de leur style de relations. Et est-ce que je manifeste pas ma déception, même implicite ou latente, face aux dessins figuratifs, copies, aux textes scolaires, aux bandes dessinées à tendance fascinante, imprégnés d'une idéologie dominante que je ne partage pas ?

• Ratages pour le professeur qui a l'impression de s'attaquer à la muraille de Chine avec une petite cuillère au grand maximum huit heures par semaine. Est-ce que je n'attends pas des élèves une attitude, un comportement contraires, voire totalement opposés à ceux exigés par d'autres collègues dans les heures précédentes ou suivantes ?

• Ratages si je compare ces productions à celles que j'ai l'occasion de découvrir dans les expos, les congrès ou les revues du mouvement.

• Ratages aussi pour les élèves, les adolescents qui ont souvent, plus que bien et vite, assimilé système(s) de valeurs des adultes (parents-enseignants), des institutions dans lesquelles nous vivons, qui se jugent eux-mêmes ou entre eux parfois très durement et en arrivent, dans certains cas, à une culpabilité fautive à mon avis que j'essaie de démonter afin que l'adolescent accorde peu à peu de la valeur à ce qui vient de lui.

JE DIS OUI AUX RATAGES qui font partie d'un tâtonnement, qui sont une base de départ et je réclame le droit à l'erreur et surtout à la différence, autant pour le maître que pour l'élève. Qui que soit une personne, elle a ses normes (personnalisées ou plus conformes à celles généralement en vigueur dans notre société, voire le mouvement) de beau, de bon et de laid, de mauvais, son propre système de valeurs, et je ne crois pas qu'elle ne puisse connaître les ratages, ou alors ? serions-nous des pédagogues exceptionnels, des super-enseignants, qui, parce qu'appartenant à un mouvement «d'avant-garde», n'obtiendraient avec leurs «méthodes» et par leur pratique, sur un nuage de coton, que des résultats positifs ?

CE QUI M'A CHOQUÉE, sans en fait vraiment me surprendre, c'est la polémique déclenchée par le texte de Henri-Noël LAGRANDEUR. J'ai encore fraîchement en mémoire les réactions, parfois violentes, que soulevèrent au congrès de Clermont en 1976 la commission et les motions qu'elle présenta, dont une fut magnifiquement rejetée par le conseil d'administration, comme si la répression ne concernait que les brebis galeuses du troupeau, les «mauvais» (qui le définit ?) ; alors qu'elle pend au nez de chacun et peut être quotidienne à divers degrés.



1. Portraits de quelques élèves de la classe (anonyme).

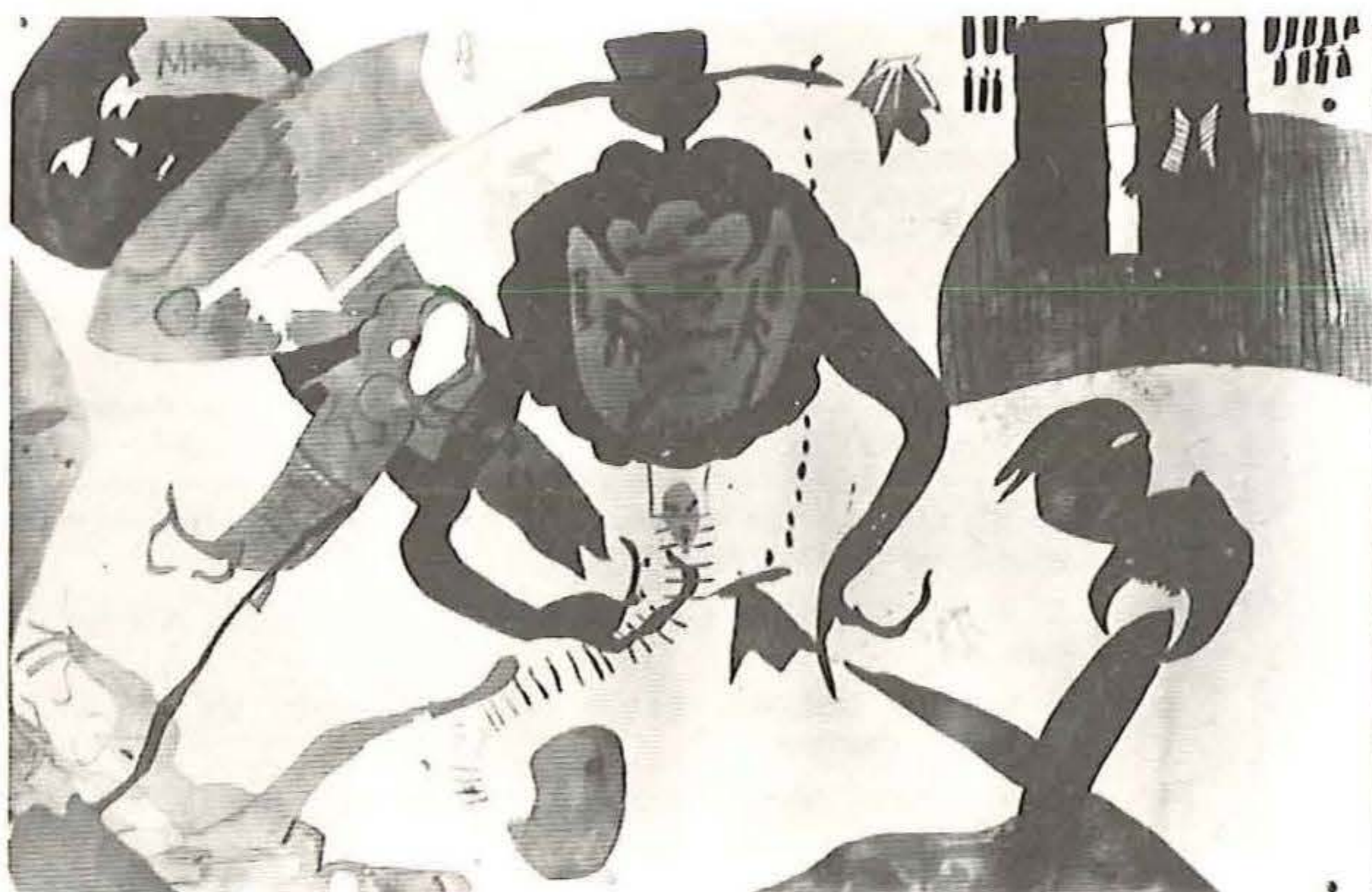
J'ai un peu gagné à ce congrès le sentiment qu'il ne fallait pas troubler une ambiance calfeutrée entre les quatre murs de sa classe et que le maître devait s'en tenir à sa pédagogie, à la pratique et l'amélioration de ses «méthodes». La plus forte impression laissée est certainement celle de forts stéréotypes à l'intérieur du mouvement — alors comment combattre ceux de l'extérieur ? —, stéréotypes renforcés, cultivés par les expositions et les publications ?

DANGER ? Il serait temps de montrer aussi la face cachée, de DÉMYTHIFIER. Nous ne détenons pas non plus de VÉRITÉ. En quoi la publication d'un tel texte serait dangereuse ? pour qui ou pour quelle(s) image(s), modèle(s) ? La révélation de ces réalités dérangerait-elle, nuirait-elle à une harmonie ?

La peur d'une remise en cause, d'une réflexion et confrontation sur des sujets «douloureux» ? serait pour moi un danger réel de sclérose et de fermeture du mouvement.

Yolande BRENAS

2. «Dans un village du Maroc : «des putes.»



*Texte publié  
dans le bulletin de liaison  
Art enfantin n° 3*

### L'EXPRESSION EST-ELLE UNE COMMUNICATION ?

Je n'ai jamais été un mystique de l'Art Enfantin, avec des majuscules comme il se doit ; je me suis toujours méfié de ce qui mythifie la création qui est un acte beaucoup plus naturel et serait plus répandu sans la spécialisation des tâches : l'Artiste professionnel, l'Oeuvre reconnue, etc. En ce sens je n'aime pas la muséification des créations d'enfants ou d'adolescents.

Pourtant je me demande si la légitime réaction contre les «belles expositions» ne risque pas de faire perdre une dimension essentielle de l'expression qui est la communication.



Il y a incontestablement un plaisir du geste, de la trituration de la matière qui, notamment pour les petits, se suffit à lui-même. Il faut voir le temps qu'ils sont capables de passer à transvaser du sable, de l'eau, à savonner et brosser. Et il y a des gens qui, au nom de la propreté, les privent de ça !

Mais il y a aussi la jouissance de l'œil de voir un rapport de couleurs, une organisation de la forme et de l'espace et cela demande une pause. Et là encore on voit avec quel soin les enfants alignent, disposent certains objets, comment ils collectionnent le beau papier ou le beau tissu (et «beau» n'a pas une connotation de canon esthétique, il signifie «qui lui plaît»).

Enfin il y a dans toute création, même peu réaliste, ce qu'elle exprime pour l'enfant et qu'il a envie de communiquer à d'autres. Spontanément le petit ne montre pas son dessin pour qu'on lui réponde : «*Oh ! comme c'est beau !*» mais pour avoir l'occasion de se raconter. Et cette communication ne peut passer que s'il y a une trace. On le sent tellement bien que là, naturellement, l'expression ne laisse pas de traces (en musique, une expression corporelle ou dramatique), on éprouve le besoin de fixer par le magnétophone ou le cinéma.

C'est pourquoi, à mon avis, s'il ne faut pas tout sacrifier à l'«œuvre» obtenue (car le résultat recherché c'est la possibilité de communiquer, ce n'est pas plus un beau dessin qu'un beau score à un examen), il faut tenir compte du vecteur qu'elle représente pour l'expression. On le voit bien avec certains artistes contemporains qui ont besoin de commenter pendant des heures leur création, alors que devant des créations dont nous séparant des siècles ou des différences énormes de civilisation (que ce soit une sculpture grecque, un masque africain, une estampe chinoise) nous entrons sans commentaire en réelle communication. On ne communique pas avec des idées mais par des médiateurs qui sont nos paroles, nos écrits, nos dessins, nos gestes, nos musiques et chacun de ces médiateurs a un registre irremplaçable : aucun discours ne remplacera certaines musiques, certains tableaux, certaines danses.

A cause de cela je pense que, s'il ne faut pas frustrer les enfants de la jouissance d'être et de faire, il faut aussi leur apprendre celle de jouir de ce que font les autres et les habituer à permettre aux autres de jouir de ce qu'ils font en le terminant, en le rendant communicable (c'est-à-dire en essayant d'aller au bout de son expression, en éliminant les scories) et en ne le détruisant pas.

On retrouve chez certains psychotiques la tendance des petits à auto-détruire ce qu'ils ont fait, à recouvrir le dessin, à aplatir le modelage. La solution n'est pas de leur arracher à temps ce qu'ils ont fait mais de les amener à échapper à l'égoïsme de la création pour soi, à offrir aux autres ce qu'on a créé ! C'est pour eux une conquête que de savoir le faire.

C'est pour cela qu'il est important d'accrocher au mur les dessins terminés, non pas comme des icônes inamovibles mais comme des messages pour s'en imprégner, pas assez pour s'y habituer. Ce ne sont pas des choses mortes mais les traces laissées par quelqu'un. J'ai souvent eu dans ma classe un coin de l'art adulte pour lequel les enfants choisissaient une reproduction qu'on laissait une semaine, deux au plus, puis qu'on remplaçait. Il est important de faire, mais aussi de regarder et d'écouter les autres, ceux qu'on connaît bien parce qu'on vit avec eux, mais aussi d'autres plus lointains (des correspondants, des artistes, des artisans).

Alors nos expos dans tout ça ? Si ça doit être le musée respectable, le temple de l'art enfantin, qu'est-ce que ça peut encore nous apprendre après un demi-siècle d'expression libre ? Démontrer que les enfants sont capables de dessiner ? On ne l'a pas fait déjà ? Remarquez, il y a encore des gens qui ne le savent pas ; c'est pourquoi il est normal que dans les villes du congrès on ouvre au public une expo démonstrative, mais qui à nous n'apprend pas grand chose.

Par contre je crois qu'il nous reste à apprendre à regarder ce que font les enfants, comment ils s'approprient des matériaux, des techniques, comment ils expriment le monde qui les environne (et même une création abstraite l'exprime). Il nous reste à savoir étudier la progression de chaque enfant (pas du cas unique monté en épingle) dans sa création.

Alors le «beau» là-dedans, je me demande si ce n'est pas un faux problème, il faudrait plutôt dire l'authentique. Des camarades disaient : «*On montre toujours les réussites, pourquoi ?*» Evidemment tout dépend de ce qu'on appelle réussites, mais il est rare que l'échec nous apprenne quelque chose de clair. Souvent si on avait su pourquoi ça échouait, on aurait évité l'échec. Si la réussite c'est de montrer comment un gosse bloqué ou enfermé dans des stéréotypes parvient à une expression personnelle, même si ce n'est

pas la huitième merveille, je crois que ça sera utile à pas mal de copains de voir cette réussite-là.

Et puis comment communiquer entre nous sur ce que nous faisons avec les enfants sans nous appuyer sur des traces irremplaçables ? Bien sûr, on peut, et certains ne manqueront pas de le faire, dire que l'important c'est de communiquer entre adultes. Personnellement je n'ai rien contre, mais je pense que c'est une fuite pour éliminer les enfants sans qui ça serait tellement chouette la pédagogie Freinet. Faire des ateliers d'adultes, bien sûr et on peut y travailler ailleurs qu'à l'I.C.E.M., mais sans oublier que le problème n° 1 c'est quand même ce qu'on fait avec les enfants. On dira peut-être que seul un adulte bien dans sa peau peut faire des enfants équilibrés. Je ne prêcherai pas pour des éducateurs névrosés, mais je sais aussi qu'il y a des créateurs (notamment des écrivains, poètes) qui sont de vrais salauds dans leurs classes et qu'il y a de pauvres types conscients de leurs propres blocages qui veulent les éviter à leurs élèves, et qui arrivent, et qui le plus étonnant, découvrent leur équilibre moins par leur expression adulte que par le contact de l'expression de enfants. Allez comprendre !

«*Je n'ai pas envie de signer parce que qui compte c'est le message, pas l'auteur.*»

## *Lecture faite du texte de Henri-Noël Lagrandeur et du petit commentaire ajouté par Janine pour en retracer l'histoire*

Je relève une des phrases de Henri-Noël qui va je crois droit au problème : «*Mais le beau existe-t-il ?*» Comment peut-on décider de ce qui est beau et de ce qui ne l'est pas ?

Exposition ou anti-exposition, ratage ou travail parfait, gribouillis ou œuvre d'art, beau ou laid, nous sommes totalement dans le domaine de l'esthétique, esthétique en soi ou esthétique d'une société donnée ? Il est clair que l'esthétique n'est pas neutre, et que les critères sur lesquels elle peut s'établir sont fournis (produits) par la société capitaliste qui est la nôtre et dont nous sommes issus en tant que produits. La lutte des classes est aussi en lutte quotidiennement dans nos têtes.

En fait nous en revenons à la question fondamentale de l'art ou du non-art, du problème des limites du champ artistique ou du support (toile).

Aux alentours de 1910, MALEVITCH exposait successivement carré noir sur fond blanc, puis carré blanc sur fond blanc.

Marcel DUCHAMP, sensiblement à la même époque, exposait son porte-bouteilles puis un urinoir qu'il baptisa fontaine, objet d'art ou art de l'objet ; esthétique de l'objet utilitaire, fonctionnel et esthétique, esthétique de l'acte, humour, dérision, etc., etc., autant de questions sur lesquelles l'art contemporain est en train de se faire depuis plus de 60 ans.

«*Le beau est dans une société ce que cette société considère comme beau.*» Je pense que tout le monde sera d'accord avec cette définition. Je crois qu'il faut faire le procès de l'œuvre d'art (en l'occurrence le dessin d'enfant) en tant que résultat. Le résultat ne nous intéresse pas (ou si peu), seule la démarche compte ; la démarche c'est ce qui se passe, ce qui se vit pour l'enfant. Souvent le gosse trouve très chouette ce qu'il fait, ce qu'il est en train de faire, c'est-

à-dire qu'il aime l'instant de son faire et peu importe notre avis.

L'exposition de tous travaux actuellement est une chose secondaire, l'important c'est l'élaboration, le senti, le perçu, la transformation avec et par le corps, esprit et geste, c'est certainement cela qu'il faudrait donner à voir (exposer). Ci-joint une phrase illustrant mon propos : «*Une œuvre d'art est une fête funèbre et commémorative d'un moment disparu de sa vie.*» Il n'y a pas de bons ou de mauvais dessins, il n'y a que des bons ou mauvais moments ; il est clair que dans une pareille optique, on expose tous travaux sans exception ou l'on n'expose rien, la notion de ratage et d'anti-exposition disparaît, les travaux apparaissent comme des tranches de vie. Dans la genèse d'un être, chaque seconde, chaque instant, positif/négatif, bon/mauvais, s'ajoutent pour constituer le sujet individuel avec sa spécificité et son unicité.

Exposer les beaux dessins seulement, c'est séparer, diviser, décortiquer, classer, instituer en image deux pôles antagonistes d'une même réalité, une face visible et une face cachée, quelque chose comme une amputation de l'essentiel.

Imaginons un enfant se regardant dans un miroir s'apercevant que seule la moitié de lui-même y apparaît, tout à la tristesse de voir que ce n'est pas celle qu'il aime le plus.

P.S. — J'ai même à ma disposition une série de dessins faits par les gosses du lycée du Mas de Tesse à Montpellier, pour qui la question de la beauté ne se posait pas. Une seule chose comptait pour eux, c'était de dire l'insupportable de leur vie de lycéen, l'absurde de la discipline, débilite des profs, et ils disaient en images avec beaucoup de beauté, ces dessins et leur vie n'étaient qu'une seule et même chose.

Serge GOUDIN